LE LOUISIANAIS,
Publié par J. GENTIL,
Paraît le Samedi.

Prix de l'abonnement, pour un an, $5.

Law is a solemn expression of legislative will.
(Civil Code of the State of Louisiana.)

Samedi 8 Avril 1871.

Le Louisianais,

JOURNAL DE GENTILLY EN SAINT-JACQUES.

PRIX DES ANNONCES:
Par carré de dix lignes, ou moins, pour la première insertion . . . . $1 50c.
Par carré de chaque publication subséquente . . . . 75c.
Les communiqués de nature personnelle et les avis à l'année se règlent de gré à gré avec l'Editeur.

La liberté finit où commence la licence.

Vol. 6..........................No. 32.

☞ Bureau du journal, près du Collége Jefferson, St-Jacques, rive gauche.

☞ Pour lettres, journaux, echanges et paperasses, adresses à *Convent Post-Office.*

NOS PRINCIPES.

République d'ordre, d'honnêteté et de justice.

Suffrage universel pour tous, excepté pour les criminels et les vagabonds.

Union civique des Louisianais blancs et des Louisianais de couleur.

Education pour tous.

Plus de Carpet-baggers politiques en Louisiane, ni de vagabonds fainéants.

Egalité politique entre les naturalisés et les natifs.

Appels et avances à l'immigrant laborieux.

Respect à la loi.

L'honnête homme en haut, le malhonnête en bas.

La Louisiane doit être gouvernée par l'honnêteté et l'intelligence.

Descendre ou Monter.

III.

Dans notre dernier numéro, en parlant de la population blanche de la Louisiane, nous n'avons pas craint de dire la vérité sur sa condition morale et politique. Et pourquoi donc cacher ce qui est, couvrir vaniteusement ses plaies, se mentir à soi-même? Cela n'est pas la force. Il y a trop longtemps que nous vivons dans l'exception artificielle, et le temps est venu de vivre autrement. *Laboremus* doit être désormais notre devoir d'hommes, de patriotes et de démocrates. *Laboremus* est aussi une devise éminemment chrétienne et sociale.

Parlons maintenant de la population de couleur, et surtout de la population noire.

Mais parlons-en librement, c'est-à-dire ni en flatteur ni en contempteur systématique.

Nous sommes de ceux qui ne donnent aucune couleur à la vertu et qui prétendent que le vice est laid dans tous les hommes.

Or, avec toute la bonne volonté possible,—car il en faut à l'égard des mineurs et des enfants,—voire même avec le désir secret de glisser sur le mal et de glorifier le bien, nous sommes obligé, en écrivain impartial, de constater que la population noire n'a guère, comme ensemble et comme masse, répondu aux espérances des hommes de cœur et des amis constants de l'humanité. Les affranchis qui ont compris le droit et le devoir sont malheureusement peu nombreux; on les compterait trop facilement. Nous ne leur en devons pas moins la considération et le respect, notre plus franche et plus sincère amitié. Mais la masse a peu monté dans la lumière, peu compris et peu fait; elle s'est peu dégagée de l'ombre et de l'ignorance, et son asservissement a continué sous une autre forme. Le *progrès*, loi des libres et des forts, n'a été une vérité et un salut que pour quelques natures d'exception. La masse,—ce que les Romains appellent *turba*,—négligeant ou dédaignant le travail qui moralise, usant et abusant d'une liberté aussi mal comprise que peu définie, confondant le privilége de tout faire avec le droit de vivre selon la loi morale, flotte encore aujourd'hui, indistincte, confuse, irresponsable, sans famille, sans patrie, sans Dieu. Est-ce qu'elle possède un coin de terre dans la Louisiane aux terres immenses et incultes? A-t-elle un toit de bois et un abri,—sa propriété—dans l'Etat des vastes cyprières et des forêts innombrables? Est-ce qu'elle est liée au sol par un de ces puissants mariages d'amour et d'intérêt qui font de vous une volonté et une âme? En quoi son déplacement, s'il s'opérait aujourd'hui, serait-il une ruine et une désolation pour le pays abandonné? Et cependant, nous devons le dire, le travail n'a jamais manqué; et cependant le salaire a toujours été selon la justice et le droit, parfois même un dividende; et cependant l'économie bien entendue pouvait facilement transformer le salarié en propriétaire, le pauvre en riche. La main-d'œuvre, nous le savons tous, a ruiné beaucoup de planteurs louisianais. Où donc alors a passé la fortune publique en passant par les mains des travailleurs insouciants et imprévoyants?—Les cabaretiers, ces rois du jour, pourraient peut-être répondre.

Le *cabaret* a été la première école de l'homme noir.

La *politique* a été la seconde école.

Le *prêche* a été la troisième école.

Cela est suffisant pour démoraliser la plus forte des races.

Oui, c'est à ces trois sources,—le whiskey, le mensonge et la folie,—que l'affranchi inexpérimenté a bu avidemment et à longs traits l'immoralité, le mépris du devoir, la fièvre des indépendances vagabondes, le *delirium tremens* de ceux qui abusent de tout dans leur insatiable besoin de tout connaître. Au reste, pouvait-on ménager la transition de l'esclavage à la liberté? Apprend-on le devoir et la responsabilité en un jour? Que furent ou ne furent pas les premiers professeurs de morale? Et toutes les races n'ont-elles pas leurs moments de vertige et leurs destinées fatales? L'une grandit par la liberté, l'autre en meurt. Voyez les Antilles.

Le *cabaret!*

Alexandre Dumas, un homme de couleur lui-même, parle en l'un de ses romans d'une tentative d'insurrection parmi les noirs de l'Ile Maurice ou de l'Ile de France. Les noirs étaient nombreux, armés, organisés, menaçants, maîtres d'une partie de la ville. Les blancs commençaient à fuir et à se cacher. Le triomphe des noirs allait-il être le signal d'un massacre? Tout était à craindre. Mais un blanc, qui connaissait le cœur humain et l'espèce humaine, fit rouler sur la place de la ville quelques tonneaux de *tafia*. Le reste se devine. Le *tafia* fit merveille, et les affranchis d'une minute, l'ivresse cuvée, se réveillèrent esclaves. C'est que l'ivresse vous enlève toute raison, tout sens moral, toute véritable liberté. Un ivrogne, blanc ou noir, n'est point un homme libre. Il n'y a pas plus de dignité à être l'esclave d'un maître qu'à être l'esclave constant d'une bouteille. Le maître frappe parfois, mais la bouteille tue toujours. Au demeurant, l'ivrognerie est le péché capital de l'Amérique. Combien sont morts et mourront par le whiskey! L'enfant commence au cabaret, grandit au cabaret, meurt au cabaret. C'est une existence artificielle que la nôtre,—existence non disciplinée, sans but moral, faite de grossières voluptés et de jouissances matérielles. Quand on lit la chronique locale des journaux, chronique de sang et de boue, on constate avec une amère tristesse que les nombreux crimes sont dus à l'ivresse. Et si la famille souffre, si les enfants manquent du nécessaire, si l'épouse trouve la désolation dans le mariage, à qui la faute? L'enfer est là, et il se nomme *cabaret*. On lui donne son argent, son temps, son amour, et l'on y laisse son âme. C'est la mort physique en même temps que la mort intellectuelle et morale. Et notons que cela devient une habitude, une éducation, une loi. On va instinctivement au cabaret, comme les fidèles vont instinctivement à l'église. Que faire ailleurs? Et s'il n'existe pas ou plus, l'habitude étant prise, vous l'installez chez vous, et pour votre usage quotidien. Le mot *quotidien* convient-il à ceux qui boivent seuls, qui boivent constamment, qui boivent la nuit? Une passion n'est complète que lorsqu'elle a tous les caractères de l'hystérie.

Le *cabaret* n'est pas bon à l'homme noir, lui qui est un enfer pour l'homme blanc. Ce n'est pas là qu'il faut aller chercher ses inspirations et demander la sagesse. Abominable réconfortant que le whiskey! Quand les Américains voulurent se débarrasser des Indiens, ils les empoisonnèrent avec la *liqueur de feu*. Ce moyen réussit à merveille, et les Indiens sont devenus rares sur la terre de leurs ancêtres. Et nous deviendrons, nous aussi, rares, sans caractère, sans dignité, sans moralité, sans avenir, les derniers des derniers, si nous jetons au cabaret le fruit de notre travail, le pain de nos enfants et l'honneur de la famille.

Avis à tout le monde, aux hommes noirs surtout, car ils sont jeunes, faibles, inexpérimentés, et sensuels.

Et ceux qui demandent l'*égalité* devant le *cabaret* savent-ils bien ce qu'ils font?

Nous comprendrions mieux l'égalité devant le devoir qui assigne un but à la vie, devant la responsabilité qui doit être commune à tous les hommes libres, devant l'éducation qui élève le niveau intellectuel et moral.

Est-ce que l'égalité dans le vice est un programme à invoquer?

V.

La seconde école de la population de couleur, comme nous l'avons dit plus haut, a été et est encore la *politique*.

Et si jamais il y eut école de mensonges, de billevesées et d'immoralités, c'est celle de la politique à jet continu.

Les conséquences sont sous nos yeux.

Abandonnant ou négligeant le travail, l'homme noir s'est livré corps et âme aux faux rédempteurs qui l'ont flatté. C'est au *club*, un sanctuaire d'intrigues et d'ambitions, qu'il a été demander la nourriture de l'esprit et la vérité des consciences. Il a cru qu'un bavard était un grand homme, qu'un aventurier le sauverait, et qu'il pouvait lui-même bavarder et pérorer pour le salut de l'humanité. Se modelant sur ses professeurs et maîtres, il n'a imité les Caucasiens que par leur côté ignoble. La politique est devenue pour lui un plaisir, un intérêt, puis un *métier*. Quand on déserte l'atelier ou le champ pour le club, on ne retourne plus guère à l'atelier ou au champ. Ne peut-on pas toujours, le nombre aidant, l'ignorance étant aussi grande que l'impudence, aspirer soi-même aux fonctions publiques et devenir un commensal du ratelier d'Etat? Cela paie bien. On fait fortune en peu de temps. Le travail de l'honnête homme est si pénible! Après tout, comme la Constitution des Etats-Unis permet à chaque citoyen de devenir président de la république, pourquoi chaque citoyen ne deviendrait-il pas président? Quand on a pour soi le nombre, quand on s'appelle masse et légion, l'ignorance n'est pas un cas rédhibitoire. On est stupide, idiot, vagabond; mais on est élu. Qu'importent les lois mal faites, le pays ruiné, la république compromise, l'avenir perdu!

Et voilà pourquoi, le lendemain d'une fiévreuse agitation et d'une élection folle, nous trouvons le pouvoir aux mains de l'inexpérience, de l'imbécillité, de la malhonnêteté ou de la trahison.

En vérité, en vérité, il faut que la république et la démocratie soient des principes bien souverains, bien incontestables, d'une justice bien éclatante, pour que cette patrie n'ait point été submergée par les immondices et les impuretés du radicalisme. Oui, une république démocratique qui a passé par le sang, qui passe par la boue, et qui vit, doit être éternelle. Le soleil séchera la boue, comme il a séché le sang, et le peuple de demain se trouvera dans la pleine lumière et dans la haute responsabilité.

La population noire a donc, contre tout intérêt et toute raison,—puisqu'elle est destinée à travailler, à vivre et à mourir ici,—commis une grande faute en se mettant à la remorque des carpet-baggers, des aventuriers et des misérables qui font curée âpre et ignoble.

Et que dire de ceux qui sont complices des carpet-baggers?

Malheureusement ces complices sont nombreux.

Ceux-là, vous le comprenez sans peine, ne se contentent point de se salir et de se souiller,—ce qui est rigoureusement leur droit;—mais ils compromettent encore, pour leur abominable et odieuse conduite, toute la race dont ils sont les représentants et les élus. La solidarité n'est pas un vain mot, et nous répondons pour les mandataires que nous avons librement choisis. Si certains caractères honorent une race, d'autres la déshonorent.

Nous n'entendons point faire de la critique amère, et bien moins encore personnelle; mais la vérité nous somme de témoigner. Tant pis pour ceux qu'elle frappe, et tant mieux pour ceux qui en profiteront!

Or, quels sont actuellement, dans la population noire, et surtout dans nos campagnes, les chefs, les grands prêtres et les *leaders* politiques de leur race? Ce sont, pour la plupart, des hommes de mauvaise foi, des ambitieux de bas étage, des envieux sans principes, des ignorants impudents, des paresseux sans honneur, des aristocrates qui méprisent leurs propres frères, et très souvent des misérables qui cherchent dans le désordre et l'agitation le moment favorable au pillage et au vol. Ces êtres-là ont-ils une conscience? Ils se vendent, et leur vote législatif est au plus offrant et dernier enchérisseur. On les a vus, on les voit, et le trafic est honteusement public. Quand ils ne sont qu'idiots, ils sont des instruments aveugles aux mains des coquins; quand ils possèdent l'intelligence du mal et la rouerie du métier, ils ne le cèdent en rien aux blancs les plus pervertis et aux politiciens les plus crapuleux.

Si nous étions un homme à préjugés, un homme désirant l'abaissement et la fin de la race noire, nous nous réjouirions d'un tel résultat. Ne sentez-vous pas que ce résultat est la mort? Ne comprenez-vous qu'on se condamne à tout jamais en s'affirmant par l'idiotisme et l'iniquité? A-t-on besoin de reléguer dans la caste des parias ceux qui se conduisent en parias? Est-il nécessaire de prouver que les noirs seront honorés par l'honneur, estimés par l'estime, affranchis par l'affranchissement, recommandés et légitimés par les chefs honorables et les conseillers prudents qu'ils se donneront eux-mêmes? Ceci est bien élémentaire, et c'est vrai: —Trois honnêtes noirs, dans une Législature louisianaise ou mississipienne, feraient plus pour l'honneur et pour l'élévation de leur race qu'une Législature entière de noirs sans aveu et sans intelligence. Et si vous me donnez un juge ignare, incapable et prévaricateur, comme nous en avons tant aujourd'hui, savez-vous quelle merveilleuse leçon j'en tirerai? Je mépriserai le juge, je mépriserai ceux qui l'ont imposé, et je mépriserai la loi. Pour peu que je ne trouve point d'exceptions à la règle d'imbécillité ou de malhonnêteté, je me verrai forcé de condamner les représentants et la race.

En vérité, la *politique* a été une déplorable école pour l'homme de couleur. C'est par la politique qu'il a compromis plutôt qu'affirmé ses droits d'homme et de citoyen. Non content de livrer le pouvoir aux mains impures ou inexpérimentées, il s'est complu dans une vie d'intrigues, de mensonges, d'absurdités et de fautes. Il s'est blessé et il a blessé les autres. C'est qu'il faut donner à sa vie un but moral, une destination sérieuse, quand on veut légitimer dans l'avenir ses titres au respect, à la considération et à la liberté. En somme, nous nous faisons nous-mêmes, et les races, comme les peuples, sont ce qu'elles veulent être. Mais ce n'est pas en descendant le ruisseau des fanges que nous monterons au sommet de la puissance. Rendons-nous donc justice en étant honorables.

Oui, mille fois oui, *de visû, auditû et olfactû*, la politique a été une abominable et scandaleuse école pour l'affranchi.

N'est-ce pas pour elle, et quand l'heure pressait et ordonnait, qu'il a abandonné le *travail* rédempteur? Il a cessé de songer au pain quotidien, à la famille, à la maison, à la part de terre qui revient au travailleur. Les sentiments vrais ont été dédaignés pour les sentiments factices, les intérêts sérieux ont été négligés pour des intérêts illusoires, le *club* est devenu une caverne de fous ou de méchants: la vie n'a plus eu d'horizon.

Aussi, ô pauvres gens, c'est avec tristesse que nous constatons votre infériorité et votre misère.

Le *progrès* vous a trouvés dans l'ombre, et vous n'êtes point dans la lumière.

Nouvelles.

—L'*ordre* règne autour de Varsovie. La Commune et son armée ont été vaincues extra-muros, et Thiers triomphe avec son Assemblée, son armée, ses Zouaves, ses réguliers, son gouvernement de Versailles.

L'armée de Thiers, commandée par Mac Mahon, environne Paris. Y entrera-t-elle, et à quel prix?

Voici ce que les dépêches télégraphiques rapportent:—La Commune a lancé le décret suivant: "Attaqués par le Gouvernement de Versailles, nous avons pour mission de protéger Paris, et nous faisons appel aux citoyens."—En effet, deux corps de Nationaux et de républicains, commandés par Duval, Flourens, Bergeret et Henry, sont sortis de Paris, l'un par Meudon, l'autre par Issy, devant opérer leur jonction et marcher contre Versailles. Le Mont Valérien des soldats réguliers les a moins épargnés que des Prussiens. A Meudon les Nationaux ont été battus et repoussés. Les Zouaves pontificaux n'ont pas fait de prisonniers. Henry, commandant des Nationaux de Montrouge, a été tué. Flourens a eu le même sort. Somme toute, Versailles triomphe, et Paris est de nouveau assiégé et bloqué. Mais dans quelles conditions? Quelques uns de ses forts sont occupés par des Prussiens, d'autres par des Réguliers, les troisièmes par les Nationaux.—Thiers croit au succès, et il a raison. La Commune, selon toute probabilité, va être mortellement frappée. Thiers, MacMahon et autres ne l'épargneront pas. Elle n'en aura pas moins, au nom de la république qui va mourir, lancé un décret proclamant la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Attendons-nous à recevoir bientôt cette dépêche: "L'*ordre* règne à Paris." Et comme Paris est une ville criminelle, une ville de *communistes*, une ville républicaine, elle cessera d'être la *capitale* de la France *rurale*. Comme ce sera sublime! Et que va devenir l'*unité* française?

PLUS TARD.—Les dépêches sont contradictoires. Celles de Versailles,—et l'on est mieux renseigné à Versailles qu'à Paris,—annoncent la défaite de l'armée révolutionnaire. Mac Mahon commande les troupes du Gouvernement.—Le général Bergeret, général de la Commune, a été coupé dans sa retraite.—La redoute de Châtillon, occupée par les insurgés, a été prise avec 2000 prisonniers, parmi lesquels le général Henry et le général Duval qui ont été fusillés.—Picard et Thiers ont annoncé à la France et aux préfets que l'insurrection était écrasée, que Vinoy et MacMahon avaient remporté une *victoire*, que Paris serait occupé dans quelques jours. Malheur aux vaincus!

—Aux dernières nouvelles,—dernières pour nous,—les républicains de la Commune tiennent encore divers points importants en dehors de la ville.

La Commune a lancé un décret obligeant tous les citoyens de 17 à 35 ans à entrer dans les rangs. Ce décret est exécuté rigoureusement.—La résistance de Paris sera terrible.

—Assy, Blanqui et Gambon ont été arrêtés comme suspects. L'archevêque de Paris a eu le même sort.—La force actuelle des républicains de la Commune est portée à 120,000 hommes.

Ici et là.

—:o:—

JOURNAL.—Nous lisons dans le "Meschacébé", notre ami et notre voisin,—car l'on peut être ami et voisin,—le paragraphe suivant:

"—Le "Sentinel" se félicite d'avoir écarté la concurrence du sénateur Hunsaker, qui publie aux *frais de l'Etat, à la Nouvelle-Orléans*, 114 rue Carondelet, sous le nom d'un certain William C. Brown le "Louisianian", titre volé comme le prix des impressions que touchera le dit Hunsaker. Mais comment se fait il que le "Sentinel" ait cessé d'être la propriété de Hunsaker?

Le "Sentinel" nous déclare qu'il n'est pas l'ennemi systématique de Warmoth, ainsi que devait le faire supposer la ligne évidente de la presse officielle contre le Gouverneur, et notre confrère proteste de son indépendance. Qu'il nous permette d'attendre, pour nous incliner et saluer en lui un journal indépendant et honorable, qu'il ait renoncé au patronage honteux des impressions publiques et au monopole outrageant des annonces judiciaires.

Le "Sentinel" a abaissé à $1 son prix d'abonnement annuel. Est-ce pléthore d'argent ou disette de souscripteurs?"

—En vérité, nous ignorions l'existence du "Louisianian" de la rue Carondelet,—rue des marchands et des courtiers. Inutile de dire que le "Louisianais"—"Louisianian" de St-Jacques n'a rien et ne saurait avoir rien de commun avec le "Louisianian" du No. 114 rue Carondelet. Il serait même indécent de s'en défendre.

GENTILLY.—Le Gentilly commercial s'embellit et s'enrichit, lui déjà si beau et si riche sous les autres rapports.

Savez-vous combien, depuis le Collége Jefferson jusqu'au Couvent du Sacré-Cœur, Gentilly possède de magasins?

Comptez avec nous en partant de la limite inférieure.

C. Gaudin, L. Grandeury, T. Pertuit, B. Latapie, A. Ricaud, M. Laty, L. Lartigues, A. Damaré, Davidson, J. Rome, M. Peyret, C. Dornier!

En vérité, quand nous pensons qu'une Législature de crétins n'a pas voulu incorporer cette ville nouvelle et florissante, nous sentons monter à notre tête des bouffées de colère contre les idiots qu'on décore du nom pompeux de législateurs louisianais.

Quoiqu'il en soit, incorporé ou non, avec un maire ou sans maire, Gentilly n'en est pas moins l'une des premières villes de la Louisiane.

Les Chinois prétendent que Gentilly vaut Péking.

Et les Chinois ne sont pas flatteurs.

CULTE.—Les fidèles de la rive droite sont sans prêtre, et l'église St-Jacques est comme si elle n'était pas.

Nous n'entendons pas interroger l'autorité ecclésiastique sur ce point. Cette autorité ne nous répondrait pas, et ses affaires ne sont en aucune façon les nôtres.

Mais notre devoir est d'être l'écho fidèle des plaintes légitimes et des droits méconnus.

Or, une église fermée, point de prêtre, plus de culte, et cela pendant le saint temps du Carême, en faut-il davantage pour décourager les catholiques de la rive droite? Outre les hommes blancs, gens fermement assis dans leur foi, il y a bon nombre de catholiques de couleur, néophytes de la veille et peu éclairés encore. Ces jeunes catholiques seront-ils longtemps privés d'un guide religieux et moral, ou bien iront-ils grossir le nombre des Baptistes, Anabaptistes et Voudous? Et disons aussi, à propos de culte, que les chapelles de Baptistes, Anabaptistes et Méthodistes, exclusivement fréquentées par la population affranchie, sont plutôt des clubs que des temples. Quand la politique entre au sanctuaire, Dieu s'en va et le Diable prend sa place.

Monseigneur Perché, dans sa dernière lettre de Rome, désirait que 10000 catholiques américains vinssent corriger et chasser les Piémontais.

Les catholiques de St Jacques, eux, désirent que monseigneur Perché leur envoie tout simplement et tout pacifiquement un prêtre, pourvu que ce prêtre ne soit pas son camérier actuel.

CONCERTS.—Braves co-paroissiens, il faut que vous sachiez, si vous ne le savez déjà, qu'il y aura le 22 et le 23 du mois courant, à l'Eglise Saint-Michel, des concerts dramatiques au profit de la dite Eglise St-Michel.

Les artistes sont des jeunes gens de la paroisse: mes amis, vos amis, nos amis. Et si l'indiscrétion nous est permise,—et elle est toujours un peu permise aux journalistes,—nous vous dirons tout bas que deux répétitions nous ont paru fort satisfaisantes. Les jeunes artistes s'acquitteront convenablement de leur tâche. Quant aux drames à l'étude, ce sont les... les... les... Vous le saurez à temps.

Mais, direz-vous, pourquoi ces concerts dramatiques?—Les paroissiens de St-Michel ne veulent pas que leur église s'en aille en ruines, que le plâtre du plafond tombe sur la tête de leurs femmes et de leurs enfants, que cette église reste inachevée dans sa nef principale et ses bas-côtés; et ils ont décidé leur excellent prêtre, le Rév. Renaudier, à autoriser les dits concerts au bénéfice de l'église.

L'adhésion du Père Renaudier, prêtre aussi modeste que désintéressé, nous suffit.

A qui ne suffirait-elle pas?

Braves co-paroissiens, nous comptons donc sur vous.

Et nous comptons bien plus encore sur celles qui valent mieux que nous, que vous, que tous: nos mères, nos femmes, nos sœurs et nos filles.

ECOLES PUBLIQUES.—Ils se sont réunis.

Qui donc?

Messieurs les Directeurs!

Et ils ont certainement fait excellente besogne.

Nous les engageons, pour notre part, à choisir parmi eux "in docto corpore", trois Examinateurs.

Et pourquoi?

Pour examiner les professeurs.

M. H. Riley conviendrait à merveille.

En quel honneur?

Ce Directeur-là demeure dans le voisinage du Collége Jefferson, et il ne sait pas lire.

REPUBLICAIN.—Le "Républicain" de Lafourche, journal anglais et français édité à Thibodaux par MM. Reese et Sternberg, nous arrive augmenté et grandi.

Ce journal est conduit avec intelligence et indépendance.

Il nous semble,—et nous l'en louons hautement,—n'appartenir à aucune des cliques radicales qui ont fait et font de la Louisiane un enfer pour ceux qui aiment leur pays, la liberté et l'honneur.

Combattre la clique Warmoth, la clique Dunn, ou toute autre clique radicale, et défendre hautement les grands principes d'ordre, de liberté et de justice, tel est aujourd'hui le devoir de la presse indépendante et démocratique.

Et nous devons dire que la paroisse Lafourche,—paroisse du "Républicain,"—a courageusement fait son devoir aux dernières élections.

Décédée, dans la Paroisse Ascension, le 3 Avril 1871, à la résidence de son fils JUST COMES, Mme. Ve. HUBERT COMES, à l'âge de 75 ans.

PARIS.

—:ö:—

Est Ilium, et ingens
Gloria Francorum.

—:o:—

Oui, Paris est encor le sommet de la France,
Le haut sommet du monde; et si la délivrance
Doit venir, le salut descendra de ce lieu
Où les hommes plus grands sont plus proches de Dieu.
Paris, n'en doutez point, est ville solitaire,
Pôle qui n'aura pas son pôle sur la terre,
Cité de l'infini que tout esprit humain,
En montant vers le ciel, trouve sur son chemin.
Est-ce bien une ville, étant un foyer d'âmes,
Un Sinaï brûlant d'où s'élancent les flammes,
D'où jaillit le rayon, d'où part la vérité,
D'où descend comme un Dieu l'auguste liberté?

Or, vous pouvez, messieurs, trois millions contre elle,
Punir atrocement cette ville rebelle;
Vous pouvez décimer son peuple, anéantir
Son Montmartre sacré, le vieux Mont du Martyr;
Vous pouvez lui reprendre un grand tiers de sa vie,
Faire plus que Guillaume, en faire Varsovie.
Que ne pouvez vous pas, étant des généraux
Battus par des Prussiens, mais étant des héros!
En saignant un Hercule un nain étend sans peine
Le géant à ses pieds. Et que ne peut la haine?

Cependant lorsque Thiers, un misérable nain,
Sera la pourriture, étant déjà venin;
Lorsque messieurs Vinoy, MacMahon et leurs aides
Dormiront du sommeil du dernier des bipèdes;
Lorsque les insurgés, fusillés en commun,
Pourriront dans le trou de la mort; que demain
Verra les fils grandis pour toute délivrance,
Paris sera debout sur le monde et la France.

J. G.

Feuilleton du *Louisianais*.

LES CHIENS.

—:o:—

Chap. XXXIV.

—o—

Abhorrons donc les Chinois, puisque les Chinois dévorent impitoyablement les Chiens.

Les Français, eux, en cela bien différents des Chinois du Céleste Empire du Milieu, traitent le chien avec tous les égards dus à l'intelligence et à l'honnêteté. Jamais Français ne conçut la criminelle idée de tuer son chien, de le rôtir et de le manger. Les rats, les chats et les anguilles de buisson ne trouveront pas grâce devant lui, quand il a faim ou fantaisie; mais il reculera noblement devant l'anthropophagie.

Voyez plutôt:

Et la chose est récente.

Paris, la ville héroïque et sublime, a été pendant plus de quatre mois assiégée et investie par quatre ou cinq cent mille Prussiens. Ces Prussiens ressemblaient très peu au brave Henri IV, de populaire souvenir, qui faisait jadis passer des vivres aux assiégés. Après tout, il était fort naturel aux Allemands, qui avaient mangé le pain de la France, de se venger glorieusement comme ils l'ont fait. Ces bons Allemands sont doux, rêveurs, musiciens et... féroces.

Or, Paris affamé, tête du monde isolée du monde, mangea des rats, des chats, des éléphants, des bisons, des gazelles, toutes les curiosités de son riche Jardin des Plantes. Martin y passa comme un simple lapin, et le sel de l'esprit gaulois releva la fadeur des mets étranges. Mais le chien trouva grâce devant l'homme. Gavroche partagea fraternellement son pain noir avec Azor.

A propos de ce siége héroïque de Paris, que de magnifiques choses à dire! Saura-t-on jamais combien a été grand, et combien aurait pu être plus grand encore l'héroïsme de cette ville de deux millions d'âmes? Les femmes surtout ont été admirables de courage, de patience et de dévouement. Il y eut des heures où chacun éprouva le désir et le besoin de liberté en chantant. Ah! si les généraux avaient été des généraux et des patriotes, si les chefs avaient eu un éclair de foi et une minute d'audace, si l'on eût su remuer et utiliser les ardentes et généreuses passions du peuple, Paris n'aurait jamais été souillé par l'odieuse présence de Prussiens à moitié barbares. Les pierres alors se seraient soulevées d'elles-mêmes. Mais les chefs doutaient et craignaient. Savaient-ils que la mort est toujours préférable au déshonneur? Avaient-ils conscience de la mission qui leur était dévolue? Comprenaient-ils que Dieu leur avait mis dans la main l'épée de la France et de la République? On leur reprochera beaucoup, beaucoup, à ces hommes-là; car ils furent tous moins qu'ordinaires. Ils auraient pu s'ensevelir dans la gloire et sauver la patrie, tandis qu'ils se sont piteusement et misérablement conservés pour la tribune des bavards et des avocats, en attendant qu'ils deviennent chambellans d'un roi ou laquais d'un empereur. Ne les voyez-vous pas actuellement pérorer dans une Assemblée de partisans et de conspirateurs politiques, ne se sentant de vigueur et d'énergie que pour mitrailler un peuple indigné et restaurer un Bonaparte indigne? Comme ils sont petits! Comme ils sont laids et méchants! Vaincus par les Prussiens, ils semblent vouloir prendre leur revanche contre les Français. Ne voyez-vous pas sortir de la poche de ces buveurs d'absinthe, de ces généraux de bureaux arabes, de ces avocats bavards et bêtes, un petit drapeau personnel? Ces messieurs du petit drapeau n'ont pas vu le radieux drapeau de la France de 92. S'ils l'ont vu, ils en ont eu peur, semblables à des taureaux qu'épouvante un morceau de drap rouge. Et notons bien que Thiers, le Talleyrand-Figaro, convient à bon nombre d'entre eux, étant connu pour les fortifications de Paris et les lois de Septembre. En vérité, en vérité, ces gens-là sont devenus Prussiens. Attendons-nous à les voir bientôt, devant une barricade populaire, marcher à côté des Allemands. Guillaume est plus leur homme que le peuple. Que voulez-vous? L'"ordre" est une chose bien précieuse, bien désirable, excellente pour les privilégiés de la fortune ou du servilisme. Quand ils ont lâché le fameux mot "ordre", ces braves et débonnaires messieurs, ils ne se laissent arrêter par aucune considération de justice et d'humanité. C'est avec une brutalité charmante et courageuse, en toute innocence de Pilate, qu'ils suppriment les effets, sans même s'intéresser et songer à la cause. Et ils ne voient pas, en ne prévoyant rien, en supprimant toujours, en frappant par habitude et aveuglement, qu'ils sont les véritables hommes de désordre et les plus dangereux des révolutionnaires.

Oui, ces hommes se sont méfiés du peuple et de Paris.

Et le peuple et Paris n'ont pas cru en eux.

Cependant Paris comptait cinq cent mille hommes disposés à mourir, prêts à tout sacrifice et à tout héroïsme, invincibles dans leur résolution suprême et désespérée. Et ces cinq cent mille hommes se seraient battus en rase campagne, aux fortifications, dans les rues, derrière les barricades, dans les caves, sur les toits, partout, jusqu'à l'extermination et l'anéantissement. Les femmes auraient chargé les fusils, et Gavroche aurait mis le feu à la mine. On aurait pris des ruines, et non Paris. On n'aurait même pas pris des ruines, car les Prussiens seraient restés dans la fournaise. La mort importe peu quand il s'agit du salut d'une France et de l'honneur de Paris. Les morts n'ont plus faim, et leur ration reste pour les vivants.

Mais où donc étaient les généraux et les chefs?

Ces généraux et ces chefs avaient peur de la foudre.

Ils parlaient une langue que personne ne comprenait.

Ils n'avaient point la hure de Danton.

Ils étaient vieux et vieillis.

Ils haïssaient le peuple et la république.

Où donc était leur foi?

Ils raisonnaient, bavardaient, ou conspiraient.

Mais accomplit-on quelque chose de grand sans la folie et le fanatisme? Tous les grands patriotes, tous les libérateurs, tous les rédempteurs, sans plus excepter Jeanne d'Arc que les terribles Conventionnels de 93, ont été des fous.

La folie est souvent la sublimité.

Le catholicisme a été la folie de la croix.

Le lion n'est beau que lorsqu'il rugit, bondit et déchire; et alors le lion est fou.

Mais Paris se retrouvera.

....

Et tout cela à propos de chiens!

Mais il est vrai qu'il y eût des toutous à la tête des Parisiens et du peuple de 1871.

Et les toutous sont encore des chiens, petits sans doute, mais chiens.

Et puis, nous ne craignons pas de dire que nous étions à court d'invention, qu'il fallait jeter notre langue aux chiens, et qu'il nous déplaisait de faire buisson creux.

N'avions-nous pas un précédent, le précédent d'Alcibiade?

Cet Alcibiade, comme vous le savez tous, s'amusait la nuit à briser les statues des Dieux, et le mal n'était pas grand. Il aimait les femmes, la belle Laïs surtout, et nul ne saurait l'en blâmer injustement. Mais Alcibiade conspirait quelque peu, se disant avec assez de raison qu'il valait bien son oncle Périclès. Cela était un crime. Les Athéniens, gens aussi méfiants que frivoles, soupçonnaient les intentions criminelles d'Alcibiade. Aussi le conspirateur ne pouvait-il faire un pas sans être espionné, suivi, analysé des pieds à la tête, lu comme un livre ouvert. Comment donc dérouter la curiosité des Athéniens méfiants et frivoles? Alcibiade avait un chien, un magnifique chien, un chien qui le suivait dans ses promenades, sur les places publiques, jusqu'au voluptueux sanctuaire de Laïs. Et ce chien avait une superbe queue noire qui balayait la poussière des marbres athéniens. Adonc, sans cérémonie et sans remords, Alcibiade coupa la queue splendide de son admirable chien. Et les Athéniens cessèrent, pendant trois ou quatre jours, de s'occuper de l'homme pour s'occuper du chien.

Alcibiade ne voulait pas autre chose.

Sur ce, braves lecteurs, nous vous saluons au nom de la fraternité canine.

Quant au prochain numéro, il sera ce qu'il pourra.

Peut-être irons-nous à Constantinople rendre une visite d'ami aux chiens musulmans.

J. G.

(La suite au prochain numéro.)